

Prologue

Depuis combien de temps était-il là sur ce banc de square ? Il n'aurait su le dire, deux heures ou une journée, peu importe d'ailleurs, il était comme hors du temps, tout s'était passé si vite ! Sans cesse tournait dans sa tête la même image : Aline étendue par terre, sa belle tête blonde fracassée, ses narines laissant échapper un filet de sang.

Il revoyait le liquide rouge épais coulant lentement le long du buste et tachant la chemise blanche brodée recouvrant la poitrine.

Il s'attarda un instant sur cette poitrine.

– Aline, je t'aime, s'entendit-il murmurer !

Il sursauta, en revenant brutalement à la réalité. Ce n'était pas possible, ce n'était pas Aline, sa chérie, son amour, qu'il venait de laisser sur le tapis de leur appartement parisien du troisième étage. Il allait tout à l'heure, comme d'habitude, grimper lestement l'escalier, sonner à la porte, et entendre une voix douce dire :

– C'est toi Julien ?

Sur sa réponse affirmative, elle ouvrirait la porte en ajoutant :

– Tu n'as donc pas ta clé ?

– Si elle doit être dans une de mes poches, mais je ne la trouve pas, à moins que je l'ai laissée ce matin sur le bureau !

– Etourdi comme tu es cela ne m'étonnerait pas, dirait-elle sans acrimonie.

Elle tiendrait encore un torchon entre ses doigts humides, car elle aurait sans doute passé rapidement ses mains sous le robinet. Alors qu'il voudrait l'enlacer, elle le repousserait gentiment :

– Laisse-moi, sois sérieux, j'ai un plat au four que je dois surveiller !

Il ne tiendrait pas compte de sa protestation, et l'embrasserait dans le cou, en l'enlaçant.

Elle se dégagerait lestement, et courrait s'enfermer dans la cuisine...

Oui c'est ce qu'il allait faire, rejoindre leur petit logement, et la retrouver avec son joli sourire un peu mutin qui le remplissait de joie.

Il se leva et machinalement se dirigea vers la sortie du square. Il avait à peine esquissé quelques pas que l'image terrifiante du corps ensanglanté se présenta de nouveau à lui avec une telle acuité, qu'il dût se

retenir à la haie de fusain pour ne pas tomber. Reculant presque sans le vouloir, il s'affala en gémissant sur le banc qu'il venait de quitter.

Qu'avait-il fait ? Était-ce lui cette brute qui avait tapé sur la tête de sa compagne avec le lourd cendrier en verre posé sur la table de la salle ?

Il se rappelait avoir effectivement pris l'objet en main, pour faire peur, mais ne se souvenait pas avoir touché le crâne, car en voulant parer le coup, Aline avait rejeté la tête en arrière.

Mais alors pourquoi gisait-elle par terre, que s'était-il passé ?

Il revoyait la scène sans comprendre, ou plutôt si, il ne comprenait que trop !

En reculant brusquement le haut de son corps Aline avait fait glisser le bord de la carpe posée sous la table, et perdant l'équilibre, sa nuque avait heurté violemment l'angle en marbre de la cheminée, provoquant probablement une blessure mortelle.

Il se revoyait hébété devant le corps inanimé, puis, effrayé de voir couler le sang il s'était enfui comme un fou pour s'effondrer finalement sur ce banc, essoufflé d'avoir couru, les jambes molles, la respiration sifflante, anéanti, vidé, sans force.

Et maintenant qu'allait-il faire ? Il réalisait toute l'horreur de la situation, de sa situation !

Il ne pouvait rester éternellement sur ce banc à attendre ! Attendre quoi d'ailleurs ?

Il fallait qu'il fasse quelque chose !

Prévenir le gardien, la police ? C'est cela il allait se rendre au commissariat.

Oui mais alors on l'inculperait ...

Pourtant il le savait bien lui qu'il n'avait jamais eu l'intention de tuer, jamais il n'aurait fait du mal à celle qu'il aimait passionnément, c'était un accident stupide, un stupide accident provoqué par lui bien sûr, mais il se le répétait, il avait simplement voulu faire peur !

Quand on est en colère, on est prêt parfois à tout casser ! C'est ce qu'il voulait au fond, casser quelque chose, et le cendrier lui était tombé sous la main, c'était aussi simple que cela !

Certes il l'avait brandi, mais ce n'était pas pour assommer, simplement pour le jeter à terre de rage

Oui, oui c'est exact, pour simplement le jeter à terre ...

Il redisait les mêmes phrases, comme pour se convaincre lui-même, mais la police allait-elle croire à son histoire ? Il redoutait maintenant d'être accusé d'homicide, au moins involontaire.

Alors ce n'était pas une bonne solution de prévenir la police ...

Il fallait pourtant bien faire quelque chose, nom d'un chien !

Il se rappelait maintenant avoir laissé la porte ouverte sur le palier, que qu'un avait dû entrer et trouver le corps. Le gardien qui rôdait tout

le temps dans les étages, curieux comme il était, avait certainement frappé à la porte, et n'obtenant pas de réponse avait pénétré à l'intérieur, en appelant, puis ayant découvert le cadavre il avait dû dévaler l'escalier en criant et avait téléphoné à la police.

Les inspecteurs étaient sur les lieux et, après les constats d'usage, s'étaient sans doute mis à sa recherche persuadés de tenir en lui le coupable.

Combien de fois au cinéma n'avait-il pas vu ce genre de drame, et entendu les certitudes de zélés policiers pressés de classer l'affaire.

Oui il était déjà considéré comme coupable, cela ne faisait aucun doute, tout était contre lui !

Il se faisait son cinéma lui-même, et entendait les questions posées, les yeux aveuglés par la puissante lampe de bureau braquée sur sa figure.

- Vos empreintes sont sur le cendrier, avouez, vous l'avez tuée. ?
- Vous vous êtes disputé, pourquoi ?
- Pourquoi vous-êtes-vous enfui ?
- C'est un crime passionnel, avouez-le donc, pourquoi le cacher !
- Vous étiez jaloux, c'est cela ?

Il sentait l'haleine fétide d'un de ses tortionnaires, faite d'un mélange de bois alcoolisé et de fumée de cigarettes.

Il avait sommeilé et aurait voulu s'endormir, ne plus songer, ne pas avoir à redire sans cesse ce qui s'était réellement passé ; mais d'autres inspecteurs revenaient à la charge et, c'était inévitable, il allait craquer et avouer qu'il avait effectivement tué. Après tout qu'est-ce que cela changeait, puisque Aline était morte ! Que lui importait maintenant, il savait qu'il ne pourrait jamais plus vivre sans elle, sans son corps, tant aimé, sans son rire si agréable à écouter. A cette évocation il ne put se retenir, et se mit à sangloter la tête dans ses mains, quand soudain il sursauta, on lui tapotait l'épaule.

Cette fois-ci, ses pensées devenaient réalité, on l'avait retrouvé, et on allait l'interroger de la façon qu'il avait prévue ! Allait-on lui mettre les menottes pour l'emmener ? Il détestait cette idée, il n'aimait pas avoir les mains entravées, surtout si de surcroît on les attachait derrière le dos.

Il se souvenait lorsqu'il était gamin, jouant au gendarmes et aux voleurs, des camarades, – pour faire plus vrai, avait dit l'un d'entre eux, – l'avait lié de cette façon si fortement qu'il en avait gardé les marques aux poignets, et des douleurs dans les épaules étant resté un certain temps dans cette posture, les copains de l'autre camp ne s'étant pas pressés de venir le délivrer.

Tout tournait dans sa tête à une vitesse prodigieuse...

Il avait gardé les mains sur sa figure, n'osant bouger, lorsque son épaule gauche fut à nouveau légèrement secouée, pendant qu'une voix disait doucement :

– Monsieur, monsieur, vous voulez bien m'aider s.v.p...

Interdit il laissa glisser ses mains sur ses joues et, relevant les paupières, il aperçut devant lui une vieille femme qui le regardait.

– Monsieur, je m'excuse de vous déranger, mais la laisse de mon chien vient de me glisser des mains, et Mignon s'est enfui en courant, pouvez-vous m'aider à le rattraper s.v.p. ?

Il resta un moment sans réaction, ne comprenant pas, puis brusquement il réalisa, cette vieille lui demandait de rechercher son chien !

Se rendait-elle compte de la situation, savait-elle qu'on l'accusait d'avoir tué sa femme ! Qu'on allait lui passer les menottes !

Mais au fait où étaient passés les policiers, il avait bien entendu leur sirène tout à l'heure ! Il continuait à mélanger le réel et l'imaginaire, et n'arrivait plus à démêler le vrai du faux.

Regardant la femme, il hésitait entre le rire et la colère... Qu'est-ce qu'il en avait à foutre de cette vieille et de son cabot

Le voyant indécis, elle reprit :

– Vous n'avez qu'à l'appeler. Mignon, c'est son nom. S'il entend une voix d'homme, il viendra, vous savez il est très curieux !

Mais non de non, je n'en ai rien à faire de ce sacré chien, va-t-elle me laisser tranquille cette idiote ! Il essaya de se replonger dans son malheur, mais malgré lui il écoutait les propos de la vieille femme.

– Monsieur, vous voulez bien, insistait-elle, je n'ai que lui comme compagnie, je ne veux pas le perdre, il est fragile savez-vous, il mourrait si je l'abandonnais !

Sans trop s'en rendre compte, il se leva pesamment et suivit la bonne femme. Celle-ci, tout en le guidant, ajoutait :

– Il doit être par ici, je l'ai vu disparaître sous le fusain tout à l'heure, appelez-le il va venir.

Elle m'emm... pensa-t-il encore, et la voix enrouée il sortit de sa bouche un son presque inaudible.

– Mi... Mi.i.gnon

– Vous pouvez appeler plus fort, il va entendre certainement, malgré qu'ils soit un peu dur d'oreille !

– Mignon... Mignon... articula-t-il d'une voix plus affermie.

– Mi...Mi...Mi...Mi, où es-tu, viens vite, ajouta-t-elle en écho.

Se prenant enfin au jeu, il appela cette fois d'une voix tonitruante.

– Mignon...on...on, viens vite retrouver ta maîtresse !

Après avoir lancé deux ou trois autres appels, il aperçut enfin sortant de dessous un fourré, un affreux chien, genre petit bouledogue, le poil légèrement pelé, qui se dirigea vers eux en claudicant.

– Où étais-tu passé vilain, dit-elle ? Heureusement Monsieur a bien voulu m'aider à te retrouver. Merci beaucoup, je ne sais pas ce que j'aurais fait sans votre concours. ; au revoir Monsieur, merci encore et excusez-moi de vous avoir dérangé.

Après avoir repris dans sa main droite la laisse restée accrochée au coup de Mignon, elle se dirigea vers la sortie du square.

Il resta debout, la regardant s'éloigner avec sa misérable petite bête, à laquelle elle s'adressait lui faisant des reproches, semblait-il.

Cet intermède l'avait fait sortir de sa léthargie, il appréhenda l'avenir d'une façon plus sereine.

Machinalement il regarda sa montre, elle indiquait 9 h. 30.

Quoi, se dit-il, ce n'est pas possible, il est beaucoup plus tard !

Au même moment le carillon de l'église toute proche sonna un coup.

Il leva les yeux vers la pendule du clocher qui lui confirma ce qu'il venait de lire à son poignet.

Lorsque la discussion avait commencé, il se rappelait avoir regardé le réveil de la chambre. 8h.45 figurait au cadran.

Il n'en revenait pas, une demi-heure s'était seulement écoulée depuis son départ précipité, il aurait pourtant juré que sa présence sur le banc avait duré des heures !

Mais alors, qu'ai-je fait ! Je me suis enfui sans même avoir constaté si Aline était vraiment morte ! Je suis complètement fou, ma parole, elle est peut-être encore vivante, il faut que je la sauve, il n'est peut être pas trop tard. !

Soulevé par un espoir insensé, il s'élança en courant vers son domicile distant d'environ 200 mètres, et escalada l'escalier quatre à quatre.

Essoufflé il s'arrêta hésitant devant la porte, toujours entrebâillée, n'osant entrer, ayant peur à l'avance de se retrouver devant le cadavre de celle qui était toute sa vie.

Il poussa doucement le battant, déclenchant un léger grincement des gonds, et pénétra, presque sur la pointe des pieds, dans la petite entrée.

Rien ne bougeait, mais il lui sembla entendre comme un gémissement.

Arrêtant sa progression, et retenant sa respiration, il prêta l'oreille et ne douta plus, quelqu'un gémissait, Aline était donc vivante

Il faillit hurler de joie et, soulagé, oubliant toutes ses funestes pensées, il bondit dans la salle, mais il s'arrêta net sur le seuil, consterné par le spectacle qui s'offrait à ses yeux

Le corps d'Aline était maintenant recroquevillé sur lui-même, la main droite remontée sur la poitrine comme si elle avait voulu en retirer quelque chose qui la gênait. Les cheveux baignaient dans le sang provenant de la blessure à la tête, et si l'écoulement nasal s'était arrêté, il formait maintenant un caillot épais bouchant une narine. La poitrine se soulevait doucement comme avec effort, et une petite plainte s'exhalait des lèvres légèrement entrouvertes.

Désespéré de la voir dans cet état, mais lucide à présent, il se précipita sur le téléphone et composa le n° du Samu :

– Venez vite, un grave accident est arrivé à ma femme, elle est dans le coma.

– Ne touchez pas au corps surtout, nous arrivons, lui fut-il répondu..

Après avoir décliné son identité ainsi que son adresse, il s'assit sur une chaise, ne pouvant détacher son regard du corps étendu devant lui, content de le savoir encore vivant, et certain maintenant qu'on allait le ranimer, et que bientôt il pourrait de nouveau le serrer dans ses bras.

A l'hôpital il dut répondre aux questions d'une infirmière-chef s'enquérant des circonstances ayant provoqué les blessures. Il raconta l'accident à sa façon, oubliant de mentionner qu'il était à l'origine de la chute.

Assis depuis un bon moment dans ce corridor d'hôpital, il attendait à présent, avec impatience, le diagnostic du chirurgien, lorsqu'enfin un personnage la figure ceinte d'un collier de barbe s'avança vers lui.

– Vous êtes le mari de Madame Aline Rousseau.

– Oui c'est bien moi, comment va ma femme ?

– Hélas Monsieur nous ne pouvons nous prononcer pour le moment ; notre premier souci est de la maintenir en vie. Il semblerait que le crâne ait souffert, car la radio révèle un gros épanchement sanguin nous empêchant de voir l'étendue des dommages causés.

– Mais vous allez la sauver n'est-ce pas, il le faut absolument !

– Calmez-vous Monsieur, comme toujours nous allons faire l'impossible, mais je vous répète nous ne pouvons rien dire pour le moment... Le mieux serait de rentrer chez vous et d'attendre, son état comateux peut durer plusieurs jours.

– Mais puis-je la voir ?

– Ce n'est pas possible aujourd'hui, très affaiblie elle est sous perfusion car elle a perdu beaucoup de sang. Nous devons la garder en observation jour et nuit dans une salle spécialement aménagée. Toutes les visites sont interdites. Je vous répète rentrez chez-vous et tranquillisez-vous elle est en bonnes mains. Tout sera fait pour la sortir de ce mauvais pas.

Julien ne se décidait pas à s'éloigner de l'établissement où sa bien aimée, par sa faute, luttait contre la mort.

Ce n'est qu'en fin d'après-midi seulement, qu'il consentit à regagner son domicile, le médecin et les infirmières lui ayant à plusieurs reprises fait valoir que sa présence était inutile et même gênante.

En se retrouvant seul dans ce qui avait été leur petit nid d'amoureux, Julien Rousseau s'écroula sur son lit vidé de ses forces, et s'endormit pesamment....

Chapitre 1

– Tu veux bien jouer avec moi ?

Julien occupé à maintenir en équilibre un château de sable, se retourna et aperçut, debout à côté de lui., une petite fille blonde, avec de grandes nattes dorées tombant sur ses épaules, et dont les mains étaient encombrées d'un seau et d'une pelle. Deux grands yeux bleus lui mangeant en partie la figure, le regardaient presque suppliants.

Cette gracieuse apparition le laissa interdit, il ne répondit pas tout de suite, et c'est bien malgré lui qu'il articula d'un ton peu amène.

– Oui, si tu veux.

– Tu sais je ferai ce que tu voudras, mais j'aimerais bien que tu me montres comment on fait un château, je n'y arrive pas !

Le son de sa voix et le joli sourire l'accompagnant firent disparaître les réticences du garçonnet, qui s'empressa d'ajouter d'une voix plus aimable :

– Oh ! je ne suis pas bien fort non plus, ma construction s'écroule aussi !

– Ben pourtant ton château il est drôlement beau, dit gentiment la petite fille.

– Tu trouves, mais j'ai quand même du mal à faire tenir la tour, elle s'écroule tout le temps !

– Si tu veux bien, je vais t'aider ?

– Je veux bien, merci, t'as qu'à aller chercher de l'eau dans ton seau, je pourrais mouiller le sable, le mur tiendra mieux !

La petite fille courut vers la mer, et revint avec son récipient plein d'eau, qu'elle avait du mal à porter.

– Ouf, c'est lourd, dit-elle en tendant son seau à Julien.

– T'as pas besoin de le remplir, c'est vrai que c'est trop lourd pour toi... t'auras qu'à bâtir j'irai chercher moi-même l'eau.

– Tu m'autorises, dis la petite fille toute joyeuse, ses grands yeux brillants de bonheur.

– Bien sûr, ce sera notre château à tous les deux.

– Ah, t'es bien gentil toi, j'avais demandé au garçon là-bas, ajouta-t-elle, – en désignant de son doigt un gamin un peu plus loin occupé lui

aussi à dresser une construction –, il a pas voulu en disant que c'était pas un travail de fille !

– Laisse-le dire, moi je suis bien content que tu joues avec moi !
Une personne d'un certain âge, assise sur un petit pliant, non loin de là, appela brusquement :

– Aline que faites-vous, n'embêtez pas ce jeune garçon !

– Je ne l'embête pas Mademoiselle, il veut bien que je joue avec lui.

– C'est vrai Madame, s'empressa de dire Julien.

– Bon, mais nous allons bientôt rentrer, ne vous éloignez pas.

– C'est ma gouvernante, elle est bien gentille, mais elle aime pas que je parle à d'autres personnes, surtout à des garçons, elle dit qu'ils sont trop brutaux !

– Elle t'a appelée Aline, c'est ton nom ?

– Oui, je m'appelle Aline-Anne, mais tout le monde m'appelle Aline.

– Ben moi c'est Julien. Tu viens souvent ici, je ne t'ai jamais vue ?

– C'est la première fois, Maman est un peu malade, et le docteur a dit que la mer serait bonne pour nous deux.

– T'habites à Paris ?

– Oui à Auteuil, mon père est dentiste, nous avons une grande maison

– T'as pas de frère et sœur ?

– Non je suis toute seule.

– T'as quel âge ?

– 7 ans, mais bientôt 8.

– Ben moi j'ai 10 ans, et j'habite aussi à Paris dans le 15^{ème} ; j'ai deux frères et une sœur, beaucoup plus grands que moi, il paraît, comme mon père dit souvent, que je suis un « accident ». Je ne sais pas ce que cela veut dire !

– Il est dentiste aussi ton père ?

– Penses-tu il est mécanicien, il travaille dans son garage avec mon plus grand frère !

– Qu'est-ce que c'est mécanicien. ?

– Ben je crois qu'il répare des voitures.

Les deux enfants tout en parlant s'escrimaient à faire tenir debout la tour, qui malgré l'apport de liquide, refusait obstinément de garder son équilibre.

– On n'y arrivera pas, dit tout à coup Julien, en donnant un coup de pied dans le frêle édifice. tant pis on va faire autre chose.

Il n'eut pas le temps de mettre un autre projet à exécution, que la gouvernante appela de nouveau

– Aline venez-ici, il va être midi, nous partons.

- Encore un peu Mademoiselle, on joue bien.
 - Non il est trop tard maintenant, si vous n’obéissez pas je serais obligée de le dire à votre mère ;
 - Je viens Mademoiselle, mais est-ce qu’on pourra revenir ici ?
 - Nous verrons... si vous êtes sage... dites au revoir, et venez vite l’horloge de la mairie sonne déjà midi, votre Maman va s’inquiéter !
 - Au revoir Julien, je te reverrai demain ?
 - Oui je viens là tous les jours, au revoir à demain.
 - Allons, allons, dépêchons-nous dit la gouvernante, en attrapant la petite main de la fillette, nous allons nous faire gronder !
- Julien resté seul les regarda s’éloigner, le cœur un peu triste de voir partir sa jolie petite camarade ; sa présence lui manquait déjà, il ne savait pas trop pourquoi

En cet été de 1930 seuls quelques rares privilégiés fréquentaient les stations de la côte Atlantique, et celle des Sables d’Olonne était pratiquement déserte ; le père de Julien venait d’y acquérir une petite maison, non loin de la plage, et là, il venait toutes les fins de semaine exercer son sport favori, la pêche, en compagnie des siens.

Monsieur Rousseau père était un des premiers à avoir misé sur l’avenir de l’automobile. Mobilisé en 1914 à l’âge de 33 ans, et versé à une unité territoriale, il était réformé six mois plus tard en raison d’une mauvaise vue. Profitant de cette heureuse circonstance, il suivit assidûment des cours de mécanique, et ouvrit un petit atelier de réparations avenue E. Zola dans le 15^{ème} arrondissement. La guerre terminée, ses compétences ayant été reconnues, il se constitua une clientèle d’hommes d’affaires. Comme certains d’entre eux sollicitaient son avis sur les avantages de telle ou telle marque, il exerça un petit chantage auprès des constructeurs, démontrant l’avantage qu’ils retireraient si par son intermédiaire, et moyennant une petite commission, une vente était conclue. Il réussit ainsi à créer le premier maillon d’une chaîne où chacun y trouva son compte.

Les usines Citroën et Renault, étant en plein développement, il était actuellement en pourparlers, avec ces deux firmes, afin de présenter lui même les véhicules aux acheteurs potentiels. Une maison adjacent son garage étant en démolition, il acheta le terrain pour une bouchée de pain et y faisait construire un hall vitré où il comptait bien exposer prochainement, les automobiles qui lui seraient confiées.

Son fils aîné Pierre, venait d’avoir 18 ans. Sportif, passionné comme son père d’automobile, et ne ménageant pas sa peine, il travailla tout

naturellement dans le garage paternel, à la grande satisfaction de son géniteur.

Le second Paul, 17ans garçon assez chétif, ne s'intéressait qu'à la littérature, toujours un bouquin entre les mains, versifiant à ses heures. Plongé fréquemment dans de profondes rêveries il faisait le désespoir de son père qui le traitait de fainéant.

Suzanne, grand brune écervelée, la première née 21 ans, se désolait d'avoir atteint sa majorité sans avoir la bague au doigt. Ce n'était pourtant pas les prétendants qui avaient manqué ces deux dernières années, mais chaque fois que l'affaire semblait conclue, elle trouvait toujours une bonne raison pour rompre ; l'un était finalement trop petit, un autre au contraire trop grand, un troisième se rongait les ongles ! On ne savait plus lequel perdait ses cheveux, ni le nom de celui qui n'était pas assez sentimental.

Excédé, après une énième rupture, son père lui avait dit :

- Si tu continues à être si difficile, ma petite tu resteras vieille fille !
- Mais papa je ne veux pas épouser n'importe qui, je veux que mon futur mari me plaise tout à fait, c'est bien mon droit !
- T'as raison fillette, ta mère et moi n'avons pas à nous en faire, tu resteras à la maison pour soigner nos rhumatismes quand nous serons vieux s'esclaffait alors Henri Rousseau.

Cet échange de propos s'était terminé par le bruit fait par la porte claquée par l'infortunée Suzanne, qui était sorti de la pièce, mortifiée, en haussant les épaules.

Denise Rousseau, était alors venue aux nouvelles en s'enquérant :

- Que lui as-tu encore dit ? Laisse-là donc tranquille, elle est assez mécontente contre elle-même. Je crois surtout que le mariage l'effraie un peu, malgré ses vingt-et-un ans elle est restée très gamine !
- Peut-être mais je voudrais bien la caser, j'ai hâte de faire sauter des petits-enfants sur mes genoux !
- Patience, elle arrivera bien à se décider

Madame Rousseau petite femme brune, d'allure agréable agissant en petite bourgeoise rangée, menait la maison de main de maître ; bien peu de chose lui échappait.

Son mariage avec Henri, en 1908 à l'âge de 25 ans, lui avait apporté, sinon l'amour, du moins la solidité de l'épaule d'un homme sur laquelle l'on pouvait s'appuyer en toutes circonstances.

Le couple avait organisé sa vie de telle manière que chacun vaquait à ses occupations, sans empiéter d'aucune façon sur les prérogatives de son conjoint.

Madame avait en charge, l'entretien de la maisonnée, la responsabilité des études des enfants, les invitations, le budget etc.

A Monsieur, était dévolu le rôle, important, de « faire bouillir la marmite »

Denise avait une entière confiance en son mari, même si parfois, intérieurement, son audace lui faisait peur ! Lorsqu'il sollicitait son avis, parfois tardif, sur un projet dispendieux déjà en grande partie réalisé, elle répondait :

– Tu as bien fait mon ami, tu es plus apte que moi à juger !

Henri, avec son léger embonpoint et sa calvitie naissante, appréciait vivement que sa femme le laisse organiser ses affaires comme il l'entendait, et surtout lui était reconnaissant de la manière dont elle s'acquittait de son rôle de maîtresse de maison.

La guerre étant passée sur eux sans grand dommage, le couple fonctionnait donc parfaitement.

Denise n'était pas loin de la quarantaine, quand elle se rendit compte qu'elle allait être mère pour la quatrième fois. D'abord vexée, elle accepta bien vite de relativiser la portée de l'événement, en considérant qu'après tout une femme était faite pour mettre des enfants au monde ! Elle fut d'ailleurs d'autant plus rassurée lorsque son mari lui dit avec bonhomie :

– Ne t'en fais pas chérie, tu es encore jeune et je travaillerai davantage, si nécessaire pour subvenir aux besoins de cet enfant qui nous tombe du ciel.

Julien était venu au monde en mars de l'année 1920.

D'abord choyé par ses frères et sœurs contents de manipuler une petite chose vivante, un peu comme un jouet, leur attitude changea lorsqu'il commença à marcher et à bousculer les affaires des uns et des autres, se montrant parfois exigeant pour obtenir un objet qu'on ne pouvait lui donner, et piquant alors des crises comme tout enfant de cet âge. Excédés les aînés déclarèrent alors, en chœur, qu'il était insupportable, et que c'était bien dommage de l'avoir mis au monde !

Henri Rousseau aimait profondément son dernier-né le considérant plutôt comme le petit-fils tant désiré, que comme un fils. Il lui passait tous ses caprices, mais cependant souvent agacé d'entendre les récriminations fréquentes de Pierre et de Suzanne, il était alors parfois obligé de sévir, contre le troubleur, plus qu'il ne l'aurait désiré.

Paul était lui plus indulgent, envers son cadet, mais n'aimait cependant pas être dérangé dans ses lectures ou rêveries, par les cris du bambin.

Seule Denise, en bonne mère, soutenait son dernier-né, soulignant aux plaignants qu'elle avait eu aussi bien du mal avec eux lorsqu'il étaient petits.